

LA MAISON
DU VAGABOND

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Journal d'un loup, 1999, réédition 2015

La Maison au bord de l'Oniégou, 2007

Dans les pas du renne, 2009

Portage, 2010

Dans le sillage des oies sauvages, 2013

MARIUSZ WILK

Le Journal du Nord

LA MAISON
DU VAGABOND

Traduit du polonais par Agnieszka Żuk

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La traductrice remercie Pierre Grialou
pour son aide inestimable dans la traduction de cet ouvrage*

Titre original : *Dom włości*

Copyright © 2014, Les Éditions Noir sur Blanc / Mariusz Wilk

© 2016, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-408-1

*À la princesse Mati
de la part de papa*

L'OUTRE-MIROIR

Le temps, c'est l'espace matérialisé.

VLADIMIR DAHL

LE PUIITS DU TEMPS

Et donc tout cela, c'est nous, c'est-à-dire
moi au pluriel

Toujours incertain de mon reflet dans le
puits du miroir

Me penchant comme un enfant sur la
margelle du puits

Et là-bas, dans les profondeurs, un visage
minuscule pas tout à fait connu.

CZESŁAW MIŁOSZ

Je regarde d'en haut, comme si j'essayais de me voir à l'aide de jumelles de théâtre, et je distingue au fond de tes yeux un visage maussade, des paupières gonflées, des pommettes saillantes à la cosaque et une balafre sur la lèvre supérieure (un souvenir de mes vœux de silence), ainsi que des yeux cachés derrière les verres foncés d'une paire de lunettes rondes. Soudain, je t'entends chanter un rap en bas :

– T'es où, papa ?

– Je suis là, dis-je en retirant mes lunettes.

De l'autre côté de la fenêtre, l'Onega dort sous la glace. Sur le rivage, le soleil de printemps a fait fondre un banc de neige sale, faisant émerger une roche gris-vert aux incrustations de lichen d'argent.

Dans son livre, Szczeklik parle de Korê – fillette et pupille de l'œil en grec –, c'est-à-dire de l'âme. Le professeur se demande si le « moi », ce spectateur à la vaste mémoire qui est enfermé en nous, n'est pas par hasard une petite fille ? Cette même Korê qu'on peut apercevoir au fond des pupilles, comme le croyaient les Grecs ? Elle écoute ce que nous avons à lui dire, elle lit les lettres que lui écrit son papa Zeus et elle rit en voyant la boucle que notre pensée a décrite en cherchant l'âme pour retourner enfin vers elle.

Est-ce possible qu'en contemplant tes pupilles je puisse voir mon âme dans la silhouette de petite fille qui grandit en toi ?

LE RETOUR À SOI

Il y a dans chaque vagabond un ermite
qui se languit d'une vie sédentaire.

BRUCE CHATWIN

Et voilà, on y vient enfin... Jusqu'à présent, Wilk, ne répétais-tu pas qu'il y a dans chaque ermite un vagabond qui se languit d'une vie nomade ?

Hier, nous sommes revenus au bord de l'Onega. Nous avons bien sué en faisant les quatre derniers kilomètres, car « *Doroga pala* », comme dit Sacha Tikhonov qui était venu nous chercher à La Grande-Baie – ce qui veut dire que la route s'était complètement liquéfiée, *rozkišla*. Le matin, elle était encore solide et Sacha pouvait foncer en troisième, mais au retour il y avait tellement de boue que nous nous enlisions sans arrêt dans les ornières qu'avaient formées les roues des Kamaz, des tracteurs et des *lesovoz*, les camions qui transportent le bois.

Sur le chemin, Tikhon s'est plaint que l'hiver était rude, il y avait eu plus de neige que d'habitude et il gelait à pierre fendre. Vautré sur le poêle, Pietro avait tellement bu qu'il en était tombé, soûl comme il était...

À Medgora¹, on l'avait trépané. Il était rentré avec une vilaine cicatrice sur la caboche (on aurait dit le monstre de Frankenstein) pour se soûler à nouveau ; à l'heure qu'il est, il doit être mort vu que depuis trois semaines, de Pietro, il n'y a plus trace. Sacha était passé chez lui plusieurs fois mais n'y avait trouvé personne. Dans l'isba, le désordre régnait, tout était fracassé, comme si, pris d'un accès de fièvre blanche, Piotr Mikhaïlitch s'était battu contre ses propres démons. Était-ce eux qui l'avaient emmené ?

Andreï Zakhartchenko, quant à lui, avait passé tout l'hiver le nez dans son ordinateur (Tikhon aime bien dire du mal des gens...) à fabriquer des poêles sur l'écran pour faire croire à sa bonne femme qu'il travaillait dur. Le fait est qu'Andreï gagne sa vie en dessinant des poêles, bientôt Tamara accouchera pour la quatrième fois, mais Sacha ne veut rien entendre ; lui qui traîne des filets de pêche tous les jours sur des verstes, qu'il fasse froid ou que souffle la *pourga*², il n'a d'estime que pour le travail physique. Tikhon hiverne à Konda tout seul, sa femme et son fils adulte habitent à Petrozavodsk, il n'a donc pas besoin de se justifier devant qui que ce soit.

Nous avons fini par arriver à Konda. Notre hameau est situé à l'écart de la route ; les dernières dizaines de mètres, nous les avons faites à pied, en nous enfonçant dans les bancs de neige sale qui gisaient encore ici et là et en glissant dans la boue. Alors que nous étions presque à la porte de la maison, une grande nuée de cygnes a survolé nos têtes en se dirigeant vers le nord. Quant aux oies, dans toute La Grande-Baie, personne n'a pu nous dire si elles étaient déjà passées. Visiblement, les locaux ont arrêté de regarder le ciel.

Dans la maison, des traces de décrépitude, comme cela arrive souvent aux maisons qui ne sont pas habitées l'hiver. Le temps que Natacha nettoie un peu, qu'elle fasse du feu dans le poêle, sous les cris de joie de Martusza qui retrouvait partout ses jouets oubliés depuis longtemps – ici, une poupée de chiffon avec un bouchon de fils roussâtres en guise de

1. Medgora : diminutif de Medvejegorsk. (*Note de la traductrice.*)

2. *Pourga* : tempête de neige. (*N.d.T.*)

cheveux, là, un ours *kossolapy*, tout pataud, ou un lion à l'oreille arrachée – j'ai fait à la hache un trou dans la glace pour qu'on puisse boire un thé. Après, j'ai longuement balancé Martusza sur son *aciela* (c'est de cette façon amusante qu'elle prononce le mot « balançoire », en russe) et, en regardant les yeux de ma fille, de ma *dotchka*¹, de plus en plus somnolents, j'ai eu l'impression que nous n'étions partis nulle part, et que de l'hiver – en Crimée, à Kamieńczyk ou à Kiry – je n'avais fait que rêver.

Les années filent dans mon journal, de plus en plus haut. De plus en plus près de la sortie.

19 avril

En guise d'explication. La Grande Baie – en russe Velikaïa Gouba –, c'est à la fois le nom d'une des plus grandes baies du lac Onega et d'un grand hameau au bord du lac. Comme ce sont des points de repère importants sur le chemin de notre maison, il faut dire deux mots sur ses voies d'accès pour éviter la confusion.

Il suffit de regarder une carte de la Russie du Nord pour trouver sans difficulté deux grandes taches bleues entre la Baltique et la mer Blanche – ce sont le Ladoga et l'Onega, les plus grands lacs d'Europe. L'Onega fait penser à un énorme crabe qui enlace de ses pinces la presqu'île ajourée de l'Outre-Onega. Cet ajour, ce sont les traces du glacier qui, en se retirant vers le nord, a labouré la terre ; les sillons se sont ensuite remplis d'eau. La Grande Baie est un de ces sillons qui s'enfoncent profondément dans la presqu'île. Le hameau de La Grande-Baie se trouve à son extrémité ; de là jusqu'à chez nous, il y a un peu plus de trois verstes à travers la forêt.

1. À l'attention des emmerdeurs russophobes qui me reprochent sans cesse d'abuser des russismes, j'explique que je traite le mot russe *dotch*, *dotchka* à égalité avec le mot polonais *córka* (fille) puisque ma Martusza est à moitié polonaise, à moitié russe. Je lui parle, j'écris sur elle – soit en polonais, soit en russe – selon mon humeur. Ceux qui s'en indignent n'ont qu'à arrêter de lire, voilà ! (*Sans indication contraire, les notes sont de l'auteur.*)

Pour aller à La Grande-Baie, on peut voyager soit sur la terre ferme, soit sur l'eau ; les deux routes partent de Petrozavodsk. L'été, il vaut mieux filer en hydroglisseur (qu'on appelle la Comète), le voyage est confortable et rapide, le trajet d'une grande beauté. La traversée dure à peine une heure et demie, mais quel ravissement ! Bartosz M., qui est venu nous voir il y a quelques années, a dit qu'au début il avait été subjugué par le jeu de lumières et d'illusions d'optique, la capitale de la Carélie se dédoublant dans le miroir de l'Onega ; mais une fois les îles Ivanovski dépassées, lorsqu'ils avaient atteint le large et que l'espace s'était dissous en un chatolement azuré tandis que l'horizon se dérobait, il avait cru se retrouver sur la paume ouverte de Dieu. À son retour en Pologne, il s'est fait baptiser.

Plus loin, c'est tout simplement une *skazka*, un conte de fées. La Comète se faufile dans l'archipel de Kiji, avec l'île de Kiji et son église de la Transfiguration du Sauveur aux vingt-deux bulbes en bois de tremble qui chatoient au soleil tel un diamant aux multiples carats ; de chaque côté défilent de véritables merveilles de l'architecture en bois, déposées sur les îles vertes, semblables à des plates-bandes baignant dans une moirure argentée – on se croit dans un rêve. En dépassant Kiji, par réflexe, je cherche à chaque fois des yeux la silhouette corpulente du père Nikolaï qui remplissait toujours l'île de sa personne, hélas... C'est à Nice désormais que le père Nikolaï sert Dieu. Plus loin, à droite, c'est le Volkostrov, c'est-à-dire l'île du Loup avec la magnifique chapelle Saints-Pierre-et-Paul, à gauche Ieglovo, le repaire de Ioura Naoumov avec la chapelle de la Vierge Douleoureuse et une *bania* sur la rive qui ressemble à un poulailler ; là, d'un seul coup, la perspective s'élargit, les îlots minuscules de Krasnye Polia comme juchés sur un long perchoir détaient à droite et voilà que la Grande Baie s'ouvre enfin devant nous.

Soit la Comète accélère, soit la distance fait que le rivage défile plus vite. Les yeux n'ont pas le temps de voir quoi que ce soit, déjà à droite Sibovo s'évanouit dans des traînées de vert comme une image rémanente, la côte défile, les îles font la course avec la terre ferme, et voilà que la pointe de Ielniak s'éclipse dans un fouillis vert foncé et que sur le fond

du ciel se projette la silhouette élancée de notre chapelle. On ne voit guère la maison cachée derrière les peupliers, Konda a disparu en un clin d'œil, il est temps de rassembler nos affaires. Un instant plus tard, nous accostons à l'embarcadère du hameau de La Grande-Baie.

21 avril

Hélas, on peut seulement voyager sur l'eau pendant la saison navigable qui débute fin mai et qui s'arrête à la mi-septembre. Le reste de l'année, il faut se radiner par la terre ferme, d'abord en suivant la côte ouest du lac Onega, puis en partie la côte nord, pour ensuite redescendre tout l'Outre-Onega.

La voie terrestre est beaucoup plus longue et le voyage plus pénible, mais il n'est pas non plus dépourvu de charme. Le bus direct pour La Grande-Baie part deux fois par semaine (le vendredi et le dimanche) mais, en changeant à Medvejegorsk, on peut s'y rendre n'importe quel jour. Si on aime la *gloubinka* russe, la Russie profonde, la gare routière de Petrozavodsk en donne un avant-goût : il suffit de regarder les visages, de prêter l'oreille au brouhaha du voyage. À chaque fois que je vois ce mélange de traits caréliens, vepses et slaves, je me rappelle les réflexions de Herbert, alors qu'il attendait le bateau pour la Crète, à propos des faciès grecs qu'on trouve au Pirée.

Au sortir de la capitale de la Carélie, il vaut mieux laisser filer tout le merdier postindustriel des abords de la ville, en faisant un somme ou en lisant, pour ne regarder par la fenêtre qu'une fois sur la route de Mourmansk. Un automobiliste européen ne peut même pas rêver d'une route pareille. Je ne parle pas de son revêtement, même si lui aussi force l'admiration si l'on songe aux conditions climatiques sous ces latitudes, je parle de l'espace qui se déploie devant la fenêtre (aucune construction sur des dizaines de kilomètres), des étendues sans limites et de la beauté de chaque côté de la route. Mais le véritable « voyage » commence après Medgora, lorsque le bus quitte la route de Mourmansk pour s'enfoncer dans l'Outre-Onega.

D'ailleurs, le bref arrêt à Medvejegorsk est l'unique occasion de faire pipi en six heures de voyage ! Ça vaut le coup d'y penser vu qu'après, c'est nid-de-poule sur nid-de-poule et secousse sur secousse !!!

Celui qui fait le trajet de Medgora à La Grande-Baie au moins une fois dans sa vie s'en souviendra toujours (chaque nid-de-poule dans l'asphalte restera gravé dans sa mémoire) ; en même temps, s'il réussit à se taire, il gardera sa langue intacte. Il faut dire que le chauffeur du bus regarde la télévision en conduisant, tellement il roule lentement ; pourtant aucune émission d'aucune chaîne sur la planète ne vaut ce monde qui avance paresseusement (en cahotant) de l'autre côté de la fenêtre, et à ce rythme, l'émerveillement qu'il suscite dure plus longtemps. Même la base militaire, ou plutôt ce qu'il en reste à la sortie de Medgora, a le charme des plans du *Stalker* de Tarkovski – le charme d'une vie d'outre-tombe (le terrain est tellement contaminé qu'il ne trouve aucun preneur alors que l'endroit serait idéal pour un complexe touristique ou une maison de cure privée). Plus loin, touchant presque la route par endroits, l'Onega ne cesse de se montrer avec ses bancs de sable et ses plages sauvages où il n'y a pas âme qui vive... En Suisse, il y aurait chalet sur chalet, nous avait dit un jour tante Vera alors que nous passions par là pour aller à ton baptême.

Une trentaine de kilomètres après Medvejegorsk il y a une bifurcation, la route principale tourne à gauche à angle droit en direction du pont sur la baie de Sviatoukha, tandis que la piste de terre continue tout droit – les deux mènent à La Grande-Baie. La piste de terre est plus courte et plus belle mais plus difficile, la neige y est rarement déblayée et, au printemps et à l'automne, elle se noie dans la boue. Toujours est-il que celui qui s'aventure dans ce coin ne sortira pas si vite de l'enchantement qu'il suscite, comme dit le poète. Sur une bande de terre étroite entre Sviatoukha et Kosmozero, tout au bord du lac, au milieu des forêts marécageuses, des pâturages et des bicoques décrépite, se dresse la magnifique chapelle d'Ouski (l'ambassadeur Bahr en fut tellement émerveillé un jour que nous passions par là qu'il a gardé en souvenir un vieux clou forgé trouvé dans l'herbe...), sans

parler de l'église Alexandre-Svirski qui à elle seule vaut le détour. Et puis aussi Sviatoukha (à moitié sainte, à moitié cochonne, comme son nom l'indique), l'un des recoins les plus mystiques de l'Outre-Onega, lieu de rassemblement des adeptes de différents cultes, de magie et d'orgies – mais à ce propos, chut.

Quant à l'autre route, son asphalte défoncé mène au hameau historique de Chounga, jadis connu pour sa foire (j'ai parlé ailleurs d'un juif de Varsovie qui venait y chercher des plumes de pie pour les chapeaux des élégantes Polonaises...), plus loin Tolvouïa et l'unique sovkhoze de l'Outre-Onega qui a survécu à l'invasion du « nouveau capital » ; grâce à cela, on peut y goûter de la vraie viande. À Tolvouïa, on décima naguère ce qui restait des détachements polono-suédois du Faux Dimitri (on raconte que ce sont les prisonniers polonais qui ont fondé notre Konda) ; c'est également à Tolvouïa que fut exilée Ksenia Ivanovna Romanova, la mère de la dynastie des tsars... Après Tolvouïa, une piste bifurque à gauche en direction de Kouzoranda (là, repose dans un petit cimetière la célèbre Irina Fedossova, auteure de chants de lamentation, qu'on appelle l'Akhmatova de l'Outre-Onega), à droite, on voit des monticules de shungite (il paraît qu'il y a de l'uranium en dessous, et qu'une catastrophe écologique menace si on enlève ce manteau de shungite). Ensuite, pendant longtemps, il n'y a rien, seulement de la forêt et Paltega (qui semble oubliée de Dieu), puis à droite une bifurcation en direction de Foïmagouba (là, à la fin du XVII^e siècle, le Danois Heinrich Butenandt fonda la première fabrique métallurgique de Carélie et récemment Boris Akboulatov, la première galerie de peinture contemporaine à la campagne). Après Paltega, c'est Velikaïa Niva et un virage serré à droite (attention, il est tellement serré qu'en rentrant de discothèque, le fils d'Evguenia Nikolaïevna en a été projeté dans l'autre monde), puis de nouveau la forêt, puis un embranchement à gauche vers Polia et Tipinitsa. Un peu plus loin, encore une piste de terre qui passe par Ouski et Kosmozero (c'est la variante plus courte de la route), encore quelques bonnes verstes et, soudain, l'Onega éclate de lumière. Comme pour avertir qu'on

pénètre dans La Grande-Baie à sa *pogouba*¹, à ses risques et périls.

22 avril

Le retour à soi – c’est le retour à ses propres pensées pour laisser derrière soi le monde du tumulte médiatique. Le retour au calme où non seulement on voit le Réel mais où on l’entend aussi. Au silence. Le retour à soi, c’est le retour du vagabond chez lui.

1. *Pogouba* : mot utilisé par le protopope Avvakoum pour qualifier *bliad*, qui signifie à la fois « putain » et « leurre, illusion ». Voir ci-dessous, p. 46.

LE RUBAN DE MÖBIUS

Le temps. En quel temps tout cela s'est-il passé ?

W. G. SEBALD

J'ai écrit un jour que le journal était une forme de contemplation du temps qui, selon Simone Weil, est la clé de l'existence humaine, mais il m'a fallu plusieurs années (qui sont contenues dans les trois premiers volumes du *Journal du Nord*¹) pour faire mienne cette idée. Cela ne veut pas du tout dire que j'ai trouvé la clé de l'existence humaine. Au contraire, j'ai compris qu'il n'y en avait pas, la contemplation du temps dure sans fin (ou plutôt prend fin avec la vie...), et pour cette raison elle ne peut pas en être la clé. Elle peut tout au plus être une façon de vivre.

Un lecteur attentif de mon journal a certainement remarqué que je n'ai jamais été adepte du temps linéaire qu'on mesure avec les aiguilles d'une montre et le calendrier. J'ai préféré tracer des cercles au rythme de la nature, avec les rennes et les oies sauvages. On peut dire qu'en contemplant

1. *La Maison au bord de l'Oniég* (Noir sur Blanc, 2007), *Dans les pas du renne* (Noir sur Blanc, 2009), *Dans le sillage des oies sauvages* (Noir sur Blanc, 2013). (Note de l'éditeur.)

le temps je contemplais en réalité la nature dans son atemporalité (j'ai dit que nous vivions en dehors du temps). C'est la venue au monde de ma Martusza qui m'a dessillé les yeux : j'ai compris que tourner en rond est stérile et ne mène nulle part. En un mot, la venue au monde de ma petite fille chérie m'a permis de m'ouvrir à la contemplation réelle du temps, ni linéaire, ni circulaire, mais notre temps. Car notre temps, c'est le rythme que nous adoptons pour aller vers la mort. Ainsi, soit nous arrivons à comprendre quelque chose sur cette route, soit rien.

La découverte de la prose de Sebald, plus ou moins à la même époque, eut également sur moi une influence majeure. Je dirais même que si je contemple le temps à travers ma fille, je recherche chez Sebald une inspiration à mes réflexions sur ce thème. Car W. G. Sebald en dit sur le temps beaucoup plus en un seul volume que Proust en sept. Depuis longtemps, l'idée me trotte dans la tête d'écrire un essai dans lequel je voudrais comparer ces deux écrivains, montrer de quelle manière l'un et l'autre fabriquent le temps en jouant avec les souvenirs, défendre la thèse suivante : si le xx^e siècle en littérature commence avec Proust, il se termine avec Sebald qui ouvre en même temps la voie au xxi^e. Mais ce sera pour plus tard : dans ces pages, je vais me concentrer uniquement sur Sebald.

J'ai été enchanté par sa prose dès les premiers paragraphes des *Anneaux de Saturne* (c'est par cet ouvrage que mon aventure avec Sebald a commencé en août 2009). Quant au rôle de Thomas Browne, de son crâne errant et de *Hydriotaphia* – son traité sur les urnes –, dans lequel ce médecin et philosophe du xvii^e siècle discourt sur les cérémonies que nous mettons en place lorsque l'un de nos proches se prépare à son dernier voyage, ils m'ont interrogé dès le début : cette excursion à pied à travers le comté de Suffolk dans l'est de l'Angleterre n'était-elle pas par hasard une errance posthume ? En voyageant à travers les paysages désolés de Lowestoft, Southwold ou Orford Ness, « les vestiges de notre propre civilisation pétrifiée dans l'attente de la catastrophe à venir », en tombant sur des gens évoquant des somnambules ou bien des âmes vagabondant dans l'autre monde, j'ai senti que grâce à

une dangereuse légèreté de la langue¹, à chaque mouvement orbiculaire de cette prose extraordinaire, je montais plus haut – comme la vapeur blanche s'échappant d'un corps mort –, à des hauteurs d'où l'on voit non seulement la côte est de

1. « Une dangereuse légèreté de la langue » et « monter de plus en plus haut à chaque mouvement orbiculaire de la prose » sont les expressions que Sebald utilise pour parler du style de Browne ; je les ai reprises pour parler de Sebald car, selon moi, le Browne des *Anneaux de Saturne* est l'alter ego de l'auteur. Voici le fragment dans lequel, en parlant de Browne, W. G. Sebald dévoile, selon moi, de la façon la plus exhaustive sa méthode d'écriture et sa façon de percevoir le monde : « Pour Thomas Browne également, qui ne voyait dans notre terre que le reflet d'un autre monde, l'invisibilité et l'insaisissabilité de ce qui nous anime constituaient les termes d'une énigme finalement insondable. Aussi tentera-t-il sans cesse, procédant par la pensée et par l'écriture, de contempler l'existence terrestre, les choses les plus proches de lui comme les sphères de l'univers, du point de vue de quelqu'un d'extérieur, pour ainsi dire avec l'œil du créateur. Et pour atteindre le degré d'élévation que cela nécessitait, il n'avait d'autre moyen que de voler à haute altitude, dangereusement, sur les ailes de la langue. À l'instar des autres écrivains du XVII^e siècle anglais, Browne est constamment lesté de toute son érudition, un fonds colossal de citations comprenant les noms de tous ceux qui ont fait autorité avant lui ; il use de métaphores et d'analogies qu'il pousse jusque dans leurs derniers retranchements et bâtit des phrases labyrinthiques, se déroulant parfois sur une et même deux pages entières, foisonnantes, semblables à des processions ou à des cortèges funèbres. En raison notamment de cette charge énorme, il ne parvient pas toujours à décoller du sol, mais quand il se laisse porter, tel un adepte du vol à voile aspiré par les courants d'air chaud, de plus en plus haut, avec son fardeau, par les mouvements orbiculaires de sa prose, alors, même le lecteur d'aujourd'hui a le sentiment d'entrer en lévitation. La vue devient plus claire à mesure que l'éloignement augmente. Les plus petits détails vous apparaissent avec une étonnante précision. C'est comme si on avait l'œil à la fois collé à une longue-vue retournée et à un microscope. Et cependant, dit Browne, chaque connaissance est environnée d'une obscurité impénétrable. Nous ne percevons que des lueurs isolées dans l'abîme de notre ignorance, dans l'édifice du monde traversé d'épaisses ombres flottantes. Nous étudions l'ordre des choses mais ce qui inspire cet ordre, dit Browne, nous ne le saisissons pas. C'est pourquoi nous ne pouvons écrire notre philosophie qu'en lettres minuscules, accordées aux signes et sténogrammes d'une nature éphémère qui n'est elle-même qu'un reflet de l'éternité. » (W. G. Sebald, *Les Anneaux de Saturne*, traduit de l'allemand par Bernard Kreiss, Actes Sud, 2013, p. 28-29.)

l'Angleterre mais aussi le Congo et la Chine, que dis-je, la terre entière. Et lorsque je suis arrivé à la fin de la route où, dans les derniers mots du dernier paragraphe, il est question d'une coutume selon laquelle on couvre d'un drap de soie à la fois les miroirs mais aussi toutes les images représentant des hommes, des paysages ainsi que les fruits de la terre, pour que ni le reflet dans la glace, ni la vue de la patrie bientôt perdue n'arrête l'âme qui quitte le corps, j'ai repensé à cette fenêtre d'hôpital au début du récit, bizarrement recouverte d'un filet noir, et j'ai repris la lecture au début.

Depuis ce moment-là, je sillonne les pistes de l'écriture sébaldienne, en passant d'un livre à un autre comme si je m'écartais d'un sentier labyrinthique pour en emprunter un deuxième, puis un troisième et un quatrième, et une fois que j'en ai fait le tour complet, je reviens au point de départ, là où je me trouvais plus tôt, pour comprendre subitement que je suis dans un endroit tout autre (... Sebald comparait le labyrinthe de Somerleyton, qu'il avait vu en rêve dans la lande de Dunwich, à une coupe anatomique de son cerveau) et ainsi de suite, sans fin. J'ai mis tous ses livres sur une étagère à droite de ma table de travail, à portée de main, pour pouvoir à chaque instant, sans me lever du fauteuil, sortir de mon ermitage de l'Outre-Onega et emprunter un chemin fantasmagorique. Par exemple, *Il ritorno in patria*, c'est-à-dire prendre le bus d'Innsbruck à Oberjoch, puis marcher avec un sac sur le dos le long d'un ruisseau sur lequel bruine une lumière indolente, ce qui fait qu'à chaque fois que je parcours ce sentier j'ai l'impression de descendre le col situé au-dessous du mont Adam pour rejoindre Kamieńczyk, c'est-à-dire mon... W. Ou encore *All'estero*, c'est-à-dire partir à Vienne, pour arriver d'une façon ou d'une autre au bord de la raison, comme cette nuit de la Saint-Sylvestre en 2008 lorsque je traînais seul sur le Ring ; ensuite j'étais parti à Venise et comme Sebald qui, en se lavant les mains, avait regardé la glace des W.-C. de la gare et s'était demandé si le docteur Kafka, arrivé de Vérone et qui avait donc dû descendre dans cette même gare, n'avait pas regardé son visage dans cette même glace, de même, je me suis demandé si Sebald qui avait pris le même train avait regardé les mêmes miroirs ? Bref, en lisant Sebald je n'ai pas peur de me perdre,

car peu importe laquelle de ses pistes je prends pour sortir de moi, je trouve toujours le chemin du retour.

Pour revenir à la question du temps, je crois que dans aucun de ses livres Sebald n'en a dit autant que dans son dernier roman, *Austerlitz*. Au tout début déjà, à la gare ferroviaire d'Anvers, nous rencontrons pour la première fois le personnage éponyme ; à l'endroit exact où jadis figurait l'effigie de l'Empereur au Panthéon romain, on voit désormais une horloge en guise de représentant du nouveau pouvoir. Le règne du temps sur le monde, affirme Austerlitz, devint possible seulement à partir du moment où on synchronisa les tableaux des horaires de train et que le temps prit le pouvoir sur l'espace. Mais il y a dans ce pouvoir quelque chose d'illusoire, vu que nous ne revenons pas tout à fait de l'endroit dans lequel nous nous sommes rendus, ou que lorsque nous en revenons, nous n'avons pas la certitude d'être effectivement allés dans un endroit différent. C'est surtout cette relation illusoire entre le temps et l'espace qui m'a frappé chez Sebald.

D'ailleurs, lors de mon séjour sur la péninsule de Kola, j'avais déjà remarqué qu'année après année, les Saamis reprenaient soi-disant le même chemin pour le pâturage des rennes ; or, en réalité, ils revenaient dans des endroits qui avaient beaucoup changé en une année... Par exemple, là où jadis la rivière Ponoï décrivait une boucle dans un lieu désert, ils étaient un jour tombés sur des barbelés qui délimitaient un terrain sur lequel on s'apprêtait à construire une base de loisirs et de pêche pour les « nouveaux Russes ». À l'endroit même où ils déposaient leurs offrandes pour les esprits, une année plus tard, des géomètres cherchaient de l'uranium... C'est pareil pour nous, me disais-je en décembre, assis devant la cheminée à Kamieńczyk (en lisant *Les Émigrants* de Sebald) : il suffit de retourner de temps en temps dans les mêmes lieux pour s'élever de plus en plus haut, comme Ambros Adelwarth qui, dans ses notes, écrivait que les souvenirs faisaient tourner la tête comme si on regardait le monde depuis l'une de ces tours qui se perdent dans les cieux, sans regarder en arrière à travers les couloirs du temps. Car dans l'espace-temps (si on nomadise à travers les anciens endroits), nous nous déplaçons sur le fil d'une spirale et non

en décrivant un cercle. C'est pour cela que je préfère revisiter les endroits connus plutôt que d'aller de nouveauté en nouveauté, en accord avec le temps linéaire.

Sebald souffrait sans doute d'une obsession pour le temps ; était-ce une chronomanie ou une chronophobie, difficile à dire. D'un côté, il multipliait des philippiques sur la toute-puissance du temps qu'il percevait d'une façon quasi matérielle, ne serait-ce qu'au moment où, en regardant le panorama de Prague à travers les yeux d'Austerlitz, il distinguait les rides et les craquelures du temps passé (rappelant le vernis sur une peinture ancienne) ; d'un autre côté, il proclamait par la bouche d'Austerlitz que le temps n'existait pas, qu'il n'y avait que des espaces différents qui s'interpénètrent, comme les roues d'un engrenage. Parfois, il ressentait physiquement le flux du temps baigner ses tempes, parfois, il se gaussait de la conception newtonienne du temps, car s'il coule comme la Tamise, où est donc sa source et la mer dans laquelle il se jette ? Ce n'est pas par hasard qu'Austerlitz prononce son exposé le plus complet sur le temps dans le temple contemporain de Chronos, c'est-à-dire à l'Observatoire royal de Greenwich. Il y affirme entre autres que le temps est une de nos inventions les plus artificielles et que c'est seulement récemment qu'il s'est propagé dans le monde entier, même si encore aujourd'hui, dans certaines parties du monde, ce n'est pas le temps qui règne sur les gens mais les conditions climatiques (par exemple chez nous, dans l'Outre-Onega) ; sans parler du fait que les morts et les malades au long cours vivent hors du temps, que tous les instants du temps existent simultanément côte à côte et que ce qui s'est soi-disant passé n'a pas encore eu lieu, mais se passe seulement au moment où j'y pense ou encore se passe dans ces lignes que je suis maintenant en train d'écrire – pour toi.

Les notes de Luke Williams témoignent de l'obsession de Sebald : son étudiant avait remarqué un jour avec stupéfaction que le professeur Sebald avait une montre à chaque poignet – l'une électronique, au cadran tourné vers le haut, l'autre analogique, avec le cadran vers le bas.

Autre chose encore : dès le début, j'ai été fasciné par le savoir-faire de Sebald. Je n'avais encore jamais vu de texte pareillement tissé. C'est seulement après des lectures répétées que l'on voit avec quelle précision il noue les différentes

trames du récit et fait rimer les motifs dans cette narration en apparence chaotique ; il suffit d'examiner de près les « traces de Nabokov » dans *Les Émigrants* ou bien les « traces de Browne » dans *Les Anneaux de Saturne*, ou encore d'écouter attentivement le refrain du motif de l'errance comme prétexte à l'écriture par lequel commencent ses récits. Toutes nos histoires, dit Sebald, sont sans début ni fin, on peut donc les abandonner à n'importe quel moment pour les reprendre plus tard dans un contexte différent... Il en est de même pour les textes des autres, que Sebald introduit sans guillemets dans sa propre narration, de sorte que l'on ne sait pas où s'arrête l'histoire d'un autre (souvent modifiée de manière trompeuse) et où commence la sienne pour de nouveau revenir à celle d'un autre, et dans celle-ci celle d'un autre encore pour à nouveau repasser à la sienne et ainsi sans fin.

En un mot, la virtuosité de sa narration ajoutée à son attitude à l'égard du temps font que je sillonne la *tropa*¹, le chemin, de Sebald comme si c'était un ruban de Möbius.

23 avril

Le vent tiède dénude la terre humide en léchant les restes de neige sale. La terre-mère humide, *syraïa zemlia*, fait penser au giron d'une femme qui attend la grâce et la semence... J'ai parfois envie de coller mon visage contre elle. Et de la respirer.

24 avril

La disparition de Pietro ne me laisse pas en paix. Ça fait déjà un mois qu'on ne l'a pas vu et que personne ne sait ce qu'il est devenu. Si ça se trouve, pressentant sa mort prochaine, Mikhaïlitch a pris exemple sur les anciens *begouni*²

1. *Tropa* signifie « sentier » en russe. L'auteur utilise ce terme pour désigner une voie, un chemin, dans un sens aussi bien physique que spirituel. (N.d.T.)

2. *Begouni* (*stranniki*) : un des courants des vieux-croyants. Ils affirmaient que l'unique façon d'accéder à la rédemption est une errance éternelle.

et s'est caché loin des yeux pour mourir dans la solitude ? Tikhon a essayé de signaler sa disparition à la police mais ils ont refusé, car seul un membre de la famille peut le faire, or la sœur de Pietro n'a pas l'air pressée.

À force d'écouter les propos chaotiques de Sacha mais aussi les remarques d'Andreï Zakhartchenko lâchées du bout des lèvres, je me fais progressivement une image du dernier hiver de Pietro. En décembre, il a bu sans relâche (si tant est que l'on puisse identifier une coupure dans ses *papoiki*, ses beuveries, vu qu'il a toujours été en train de boire depuis que je le connais...) et il a continué à se murger tout le mois de janvier, de février, et, en mars, il est tombé du poêle. Heureusement, Sacha est passé chez lui, vu qu'il n'y avait ni fumée qui sortait de la cheminée ni traces dans la neige, et il a trouvé Pietro par terre à côté du poêle. Il a appelé une ambulance, elle est venue, on l'a embarqué et emmené à l'hôpital à Medgora ; là, il s'est avéré qu'il y avait du sang dans sa tête, on lui a donc ouvert le crâne et aspiré le sang, pour après le recoudre et le renvoyer à Petrozavodsk. La police est venue plusieurs fois chez Sacha, ils voulaient savoir ce qu'il s'était passé, ils ont fait un rapport. Ils sont allés fouiner chez Zakhartchenko aussi. Entre-temps, Pietro est revenu à lui et, une fois rentré à Konda, il s'est de nouveau soulé. Et après, ça a été un vrai truc de cinglé vu qu'il a fait venir chez lui deux folles du *dourdom* (l'hôpital psychiatrique pour femmes de La Grande-Baie) et ils ont continué à boire à trois jusqu'à ce que la police vienne. Ils avaient cherché ces bonnes femmes partout dans le coin, l'une d'elles a dit aux flics que Pietro lui avait promis de se marier avec elle et on a dû la traîner de force hors de la maison... Après, Sacha a plus d'une fois trouvé Pietro à moitié gelé dans les congères au bord de la route, il l'a trimbalé chez lui en traîneau, a fait du feu dans le poêle vu qu'il ne voulait pas avoir sa mort sur la conscience, mais il n'a pas réussi à le garder à l'œil. Pour finir, Pietro a disparu sans laisser de traces. Vu son état, il n'a pas pu aller bien loin, il n'arrivait plus à bouger son bras gauche, il avait perdu l'usage de la

Avant de mourir, ils partaient dans des lieux reculés pour que personne ne puisse trouver leur corps.

parole et devait probablement reposer désormais dans quelque morgue, mais comme il n'avait pas de papiers sur lui, personne ne savait qui était ce cadavre. Et voilà, il a trouvé ce qu'il cherchait.

Natacha n'arrête pas de se lamenter sur le sort de Pietro, qu'il était tellement seul, que personne n'avait besoin de lui, que personne ne l'aimait, qu'il n'est donc pas étonnant qu'il se soit noyé le cerveau avec de la vodka en se tuant à petit feu. Et moi, je m'énerve parce que voilà encore un personnage de mon journal qui me file entre les mains avant que je puisse faire son portrait. Quelqu'un s'en offusquera peut-être, dira que c'est inhumain, que je n'ai aucune compassion. Je me permets d'être d'un autre avis. J'ai pas mal fréquenté Pietro ces dernières années et je pense qu'il a choisi ce chemin pour filer hors de ce monde. Je me souviens avec quel soin il se préparait pour chacune de ses beuveries. Il commençait par acheter du saindoux, de la kacha, des cigarettes et du thé, et avec ce qui lui restait de l'argent de la location de l'appartement maternel à Petrozavodsk, il achetait la gnôle la moins chère, suffisamment pour deux semaines et demie, voire trois semaines de soûlerie ininterrompue en solitaire. Après, il passait plusieurs jours couché à cuver, c'est-à-dire qu'il revenait à lui agité de frissons et tout en sueur, et le peu qui lui restait du mois, il le passait à attendre que l'argent du loyer tombe. Pietro savait parfaitement comment ce mode de vie se termine, il répétait souvent que parmi ses camarades ivrognes nés comme lui en 1965, peu étaient toujours en vie, et pourtant, il buvait à en tomber raide. Littéralement !

Lorsque, il y a deux ans, il était arrivé à Konda et qu'il s'était muré dans la maison délabrée de Jenka Petchouguine, je m'étais demandé combien d'hivers il allait tenir, vu qu'ici l'hiver éprouve l'homme : il vérifie si celui-ci ne bluffe pas trop dans sa vie. Le premier hiver avait suffi pour montrer clairement que Pietro n'allait pas survivre à un autre. Déjà à l'époque, il buvait comme un trou, *po tchornomou*, sans descendre du poêle pendant des jours et des jours, mais aux rares moments où il était à jeun, il se vantait encore que ce ne serait pas l'hiver qui viendrait à bout de lui. L'été, il s'était complètement laissé aller. Il lui arrivait de prendre de l'argent aux moujiks pour acheter de l'eau-de-vie et ne pas

revenir des heures durant ; il s'avérait ensuite que pendant qu'ils l'attendaient, assoiffés, Pietro s'était soulé en chemin, au retour du magasin, et qu'il gisait dans les broussailles. Il avait donc rapidement perdu la face au village mais ça lui était déjà bien égal, *do lampotchki*. Pour parler sans détour, Piotr Mikhaïlitch s'était détaché de la réalité pour de bon.

Une ou deux fois, j'ai essayé de boire avec lui ; sans vodka, disait-il, tu ne comprendras rien à ma vie, je me leurrais en pensant que peut-être un verre le ferait parler... Hélas, Mikhaïlitch ne dessoûlait pas si vite, j'avais à peine le temps de manger un morceau après le premier verre qu'il dormait déjà. Après, c'est moi qui m'étais toujours défilé en disant que la vodka était un somnifère bien trop cher pour moi, que je préférais couper du bois. La dernière fois, je n'avais pas bu avec lui, j'étais juste resté assis à côté, il avait peur de vider son verre tout seul, il m'avait aperçu par la fenêtre – il avait tambouriné contre la vitre –, il s'était à peine levé et lorsque je m'étais assis, il avait bredouillé un toast « à la santé de Piotr Mikhaïlitch », il avait bu cul sec et s'était à nouveau affaissé.

Tikhon dit que c'est sa fainéantise qui l'a perdu, vu qu'ici, si on n'a rien à faire, on devient fou. Zakhartchenko, quant à lui, affirme que Konda l'a évacué, car si on reste quelque part sans porter de fruits, l'endroit nous défèque comme un excrément.

25 avril

Il y a quelques mois, Ivan Limbakh, mon éditeur russe, m'a demandé d'écrire un avant-propos au *Journal* de Witold Gombrowicz que sa maison d'édition allait prochainement publier. Aurais-je pu rêver, en 1979, alors que je rédigeais ma maîtrise sur le *Journal* de Gombrowicz, interdit de publication en Pologne populaire, qu'un jour j'écrirais pour les lecteurs russes l'avant-propos à cette œuvre ? Et qu'en plus, je l'écrirais dans ma maison en bois à Konda Berejnaïa, un village à moitié déserté au bord du lac Onega, et que je serais tombé amoureux de la *gloubinka* russe ? Eh bien, comme disait l'auteur de *La Pornographie*, il existe des concours de circonstances tellement étonnants que même lui n'aurait pas osé mettre des choses pareilles dans ses romans.

Au départ, j'ai pris la proposition de Limbakh comme une sorte de défi – moi, écrire sur Gombrowicz pour les Russes ! Pourtant, plus j'y réfléchissais, plus j'avais des doutes. Je côtoie son *Journal* depuis des années – en le relisant de temps à autre – et, à chaque fois, j'y puise de nouveaux aspects. Lorsque j'étais tombé pour la première fois sur cette œuvre exceptionnelle, j'étais un adolescent révolté et c'était peut-être bien l'esprit de la rébellion qui m'avait séduit chez Gombrowicz. C'est Bynio L., mon partenaire de poker, qui me l'avait passé. Je gagnais alors ma vie grâce au poker (je n'avais momentanément plus d'attaches avec la maison familiale) et, immédiatement, j'ai été pris par l'âpre jeu de hasard que Gombrowicz mène avec le monde. À l'époque des hippies et des dissidents, lorsque les actions de protestations et les déclarations retentissantes étaient devenues à la mode, je lisais dans le *Journal* qu'il ne s'agissait pas tant d'être communiste ou anticommuniste mais d'être, tout simplement. C'est la raison pour laquelle dans mon mémoire, je me suis attaqué à la *Forme* ; j'étais intrigué par sa conception de l'homme façonné par les autres, que j'avais mise en rapport avec les principaux courants philosophiques du xx^e siècle. En accord avec la maxime de Gombrowicz : « plus c'est savant, plus c'est bête », j'ai soutenu ma thèse avec brio. Peu après, ce fut l'explosion de Solidarność et j'ai pu voir de mes propres yeux comment le peuple façonnait l'homme. Gagné par l'émotion du soulèvement national, je n'ai pas remis le nez dans le *Journal* pendant un assez long moment ; les temps d'exaltation collective ne sont pas propices à la lecture de Gombrowicz. J'ai repris la lecture du *Journal* seulement une fois à l'étranger, c'est-à-dire en Russie, qui avec le temps est devenue ma deuxième maison – comme l'Argentine pour l'auteur de *Trans-Atlantique* –, et, observant depuis la Russie ce qui se passait en Pologne, j'ai pu mesurer à sa juste valeur la précision avec laquelle Gombrowicz dégonflait les ballons polonais... Les années passant, j'ai commencé à accorder une attention de plus en plus grande à ces passages du *Journal* qui parlent de la solitude, de la souffrance et de la mort.

En même temps, à chaque lecture, je remarquais que les chemins de mon maître de jeunesse et les miens se séparaient toujours davantage. J'ai d'abord été irrité par sa fascination

pour l'immaturation, mais ça, je veux bien le mettre sur le dos de ma propre immaturité, dont je voulais me débarrasser avant l'heure, alors qu'aujourd'hui, je retourne avec joie à l'enfance en voyant la banqueroute de l'âge adulte. Plus tard cependant, des fissures plus profondes se sont creusées entre nous. Surtout en ce qui concerne son rapport à la nature, vu que je m'y sens infiniment mieux que dans « l'église inter-humaine », alors que, pour Gombrowicz, c'était l'inverse. Dans la scène célèbre de sa rencontre avec la vache, Gombrowicz écrit dans son *Journal* qu'il se sent mal à l'aise dans la nature qui le guette partout et par laquelle il a l'impression d'être observé. Ce qui m'a semblé également incompréhensible, c'est qu'on puisse passer vingt-quatre ans en Argentine et faire comme si la culture des Autres n'existait pas ; même si un Indien fait une apparition dans le *Journal* – un peu de biais et recroquevillé à sa façon indienne, avec sa tignasse noire comme un corbeau, sa peau olivâtre et ses lèvres couleur tomate –, il n'a pratiquement rien d'indien en lui. Ayant vécu un certain temps parmi les Saamis, j'ai pris de la distance par rapport à l'Europe et le Gombrowicz « *européo* » a commencé à m'agacer. Je me suis donc progressivement éloigné de mon maître pour suivre ma propre *tropa*, mon chemin, mais une chose reste sûre – son *Journal* demeure pour moi aujourd'hui encore à la fois le modèle du genre et une excellente leçon de polonais. Et puis, je suis d'accord avec Wojciech Karpiński, qui affirme que c'est l'œuvre la plus importante de toute la littérature polonaise en prose.

Je présume que vous comprenez maintenant d'où viennent mes doutes... Comment, dans un texte court, raconter le long chemin que j'ai fait avec cette œuvre, un chemin plein de méandres et de zigzags, en presque quarante ans ? Las, le vin est tiré, il faut le boire : Limbakh attend ma préface et le temps presse. Et comme Gombrowicz lui-même préconisait de ne jamais écrire ni sur l'auteur, ni sur l'œuvre, mais sur soi-même dans sa confrontation avec l'auteur ou l'œuvre, j'ai décidé de suivre son conseil et de faire entrer Gombrowicz en Russie à bord de mon journal.

LEÇON SUR GOMBROWICZ

Je remercie le Seigneur de m'avoir sorti de Pologne.

WITOLD GOMBROWICZ

En remerciant le Seigneur de l'avoir sorti de Pologne, l'auteur de *Ferdydurke* remercie le sort d'avoir été invité à inaugurer la ligne transatlantique entre Gdynia et l'Argentine, à bord du paquebot *Chrobry*. Gombrowicz arrive à Buenos Aires le 21 août 1939. Deux jours plus tard, à Moscou, le pacte Ribbentrop-Molotov est signé. Peu de temps après, la guerre éclate... Gombrowicz restera en Argentine pendant vingt-quatre ans.

Toutefois, Witold Gombrowicz avait commencé à « sortir » de Pologne bien plus tôt, en 1920 déjà, au moment de la guerre contre les Soviétiques. Il venait d'avoir seize ans. Ayant appris que les bolcheviks étaient aux portes de Varsovie, la plupart de ses camarades s'étaient portés volontaires pour partir sur le front, mais pas Gombrowicz ! Il s'est justifié plus tard en invoquant son aversion pour l'armée... Comme quoi, il savait déjà à l'époque que le garde-à-vous et la caserne, ce n'était pas pour lui, qu'il était fait pour de plus grandes choses, mais ce refus de participer au combat commun contre l'ennemi, lorsque dans la rue des jeunes filles demandaient

aux garçons pourquoi ils n'allaient pas se battre, et que, sur les affiches, la Patrie pointait son index en les appelant à s'enrôler, bref, ces jeunes filles et ces index avaient fait qu'Itek (c'est comme ça qu'on l'appelait à la maison) s'était d'un seul coup senti en marge, isolé, pas comme les autres. Bref, cette année mémorable de la bataille de Varsovie avait marqué le début de la rupture entre Witold Gombrowicz et la nation, ce qui l'avait obligé à chercher sa propre voie. « Être patriote sans être prêt à sacrifier sa vie pour sa patrie – disait-il en se remémorant l'année 1920 bien des années plus tard – était pour moi un mot vide de sens. Puisque je n'étais pas prêt à sacrifier ma vie, il me fallait en tirer les conséquences. » Voilà comment le bras de fer avec la Pologne avait commencé pour Itek.

Il batailla contre la Pologne anachronique et fanfaronne, contre le pays des hausse-cols, des titres et des sabres accrochés aux murs, contre la Pologne des Sienkiewicz, des Boziewicz et des « très chers sieurs » (qui font le baisemain), contre le pays des redingotes, des jaquettes et des cols rigides, des guêtres et des pantalons à rayures, avec la Patrie qu'on portait sur la poitrine comme la cuirasse de Don Quichotte, en un mot avec cette *forme particulière* de la polonité qui s'était renfermée sur elle-même pendant les longues années de captivité. Après avoir affronté les Russes et les Allemands – disait-il –, il nous faudra nous battre contre la Pologne, car en guerroyant contre l'agression étrangère, nous sommes devenus des esclaves de la célébration de la nation. Et comme c'est de l'extérieur qu'on voit le mieux les chaînes intérieures, il n'est pas étonnant que le combat de Gombrowicz contre la Pologne ait pris véritablement de l'épaisseur en Argentine.

Au début, la situation de 1920 se rejoue presque à l'identique. Le paquebot *Chrobry* repart pour l'Angleterre en emmenant à son bord Straszewicz et d'autres Polonais – tous vont se battre pour la Pologne, alors que Gombrowicz quitte le bateau au dernier moment et reste en Argentine. Il décrit ensuite cet événement dans *Trans-Atlantique* où, à travers la bouche du personnage Witold Gombrowicz, il prononce la philippique que certains comptent parmi les plus scandaleuses de l'histoire de la littérature polonaise. Ce n'est qu'un

long jet d'injures lancé dans le dos de ses Compatriotes qui s'en allaient rejoindre leur Nation. Il s'est justifié plus tard en affirmant (aussi bien dans l'avant-propos à l'édition polonaise que dans le *Journal*) que c'était une pure fantaisie ; or, comme on le sait, et du reste il en avait parlé, la fiction permet à l'auteur une plus grande sincérité que la non-fiction. Quoi qu'il en soit, dans le *Journal*, il prenait la parole en son nom propre et, dans le roman, il causait à travers un personnage de fiction en lui prêtant son nom.

En d'autres mots, son grotesque jet d'injures a permis à Gombrowicz de se lâcher un bon coup après sa « désertion » et en même temps de préparer le terrain à son combat pour sa propre indépendance. Pour sonner l'adversaire, il a commencé par balancer une bombe avec *Trans-Atlantique* et après, dans le *Journal*, il a mené des années durant une bataille au nom de l'humain – en lui-même. Giedroyc l'épaulait dans son combat, lui ouvrant les pages de *Kultura* et l'incitant ouvertement à écrire un journal en épisodes – comme genre le plus adapté pour ce type de cabrioles. *Kultura* a publié le *Journal* de Gombrowicz de mai 1953 à sa mort.

La Pologne n'était pas le moindre des soucis de Gombrowicz, on le voit à la quantité de réflexions qu'il lui consacre dans le *Journal*. D'un côté, il lui crache dessus, de l'autre, il est incapable de s'en passer, toujours en train d'en parler. Un journaliste (surnommé Kisiel) l'avait même attaqué sur ce plan en disant que son écriture n'était que variations sur le thème « la Pologne et moi ». Un autre avait comparé le rapport de Gombrowicz avec la Pologne à certains couples incapables de divorcer, encore moins de s'aimer. Lui-même disait : « De par sa nature un Polonais est polonais. Par conséquent, plus le Polonais sera lui-même, plus il sera polonais. Si la Pologne ne permet pas de penser et de ressentir librement alors elle ne permet pas d'être soi-même et donc d'être pleinement polonais... » Ce n'est pas du tout un sophisme – c'est la quintessence de la polonité formulée de la façon la plus implacable ! Un anarchisme de noble. La liberté dorée à la polonaise ! Il en résulte qu'on ne peut être polonais que loin de la Pologne.

Toutefois, il ne s'agissait pas du tout d'anarchisme politique, ni d'un *liberum veto*, mais de l'expression extrême de

l'anarchisme spirituel – un combat acharné pour l'indépendance de son *oum*. Car c'était à la liberté de l'esprit que Gombrowicz attachait le plus de prix ; il passa toute sa vie à esquiver les formes diverses qui essayaient de le pétrir, et, parmi elles, le plus grand pétrisseur, la Pologne. (À propos de pétrissage, Jorge Di Paola, l'un de ses amis argentins, a dit un jour en plaisantant qu'il y avait deux livres qui l'avaient véritablement marqué : le premier, c'était l'abécédaire où il avait appris que maman pétrissait la pâte¹, et le deuxième *Ferdydurke*, grâce auquel il avait compris que c'était la pâte qui pétrissait maman.) Gombrowicz qualifiait l'état d'un esprit pétri par la Pologne de « patriotisme convulsif ». Ceux qui en sont atteints vivent à travers l'Histoire au lieu de vivre dans le présent, ils célèbrent des messes pour la nation et commémorent le passé en se pétrissant les uns les autres par la même occasion. Et comme c'est un mal grégaire, il vaut mieux s'en tenir éloigné.

Toujours est-il qu'en combattant la Pologne, Gombrowicz demeurait polonais jusqu'à la moelle. De plus, écrivant en polonais, il a contribué à la renommée de la Pologne bien plus que n'importe quel patriote convulsif. Car Gombrowicz aimait la Pologne d'un amour à mort. C'est pour cela que le passage berlinois du *Journal* sur les odeurs au parc de Tiergarten est si bouleversant : « Certaines odeurs, un mélange d'herbes, d'eau, de pierres et d'écorce, je ne saurais trop dire de quoi... oui, la Pologne, c'était déjà polonais, comme à Małoszyce, à Bodzechów, l'enfance, mais oui, c'est pareil, parce que ce n'est guère loin, mais oui, juste "à travers la haie" c'est bien la même nature... celle que j'ai abandonnée voici un quart de siècle. La mort². »

Gombrowicz répétait souvent que sa vraie patrie, l'endroit où il demeurait de façon permanente, était un espace « intermédiaire ». Il en a d'ailleurs cité de nombreux exemples : un espace entre le manoir et le garçon de ferme, entre le réel et l'irréel, entre la maturité et l'immaturité, entre la

1. *Mi mama amasa la masa* (ma maman pétrit la pâte) : j'ai trouvé cette anecdote dans le livre de Rita Gombrowicz *Gombrowicz en Argentine*.

2. Witold Gombrowicz, *Journal Paris-Berlin*, t. III bis : 1963-1964, Christian Bourgeois Éditeur, traduit par Allan Kosko, p. 103.

Pologne et l'Argentine. Vivant en Amérique du Sud, il voyait la Pologne comme à travers une longue-vue, il n'en avait qu'une vision d'ensemble dans ses contours les plus larges. De loin, on ne voit pas les détails, mais c'est justement ce qu'il faut... Les détails chargent inutilement le regard et le distraient.

La Pologne vue de près est pleine de vieille camelote et de verbiage, la raison s'y noie. La vie intellectuelle s'y déroule dans des coteries et consiste à « coller une gueule » aux membres de la coterie opposée. Je serais curieux de savoir ce qu'il aurait dit en observant la scène polonaise d'aujourd'hui. Dans une certaine mesure, je peux le deviner, car je l'observe moi-même depuis vingt ans avec la distance russe. Quelqu'un a dit un jour que la Russie est un grand opéra, la Pologne est trop souvent une opérette. Je pense que l'auteur d'*Opérette* serait d'accord sur ce point.

Witold Gombrowicz prônait la vie loin de la Pologne car c'est uniquement là qu'on peut trouver la patrie en soi.

10 mai

J'ai observé maintes et maintes fois la fonte des glaces sur l'Onega depuis la fenêtre de mon bureau et le spectacle est à chaque fois différent. Le mystère de la transfiguration de la nature morte en élément liquide. Imaginez un espace vide devant vous, un champ blanc pris dans les glaces et enseveli sous la neige jusqu'à l'horizon, muet et immobile pendant de longs mois, aucune trace de vie, aucun mouvement, rien. Rien que le vent qui tresse parfois des panaches de poussière blanche, les pourchasse un temps puis les envoie balader. Même le soleil est incapable de ranimer ce paysage pétrifié vu que lui-même n'en mène pas large l'hiver et, pointant sa tête au-dessus de l'horizon comme hors d'une tranchée, il pisse furtivement, suintant une lueur jaune sur la glace. C'est seulement en avril, lorsque les ombres s'allongent, que la glace prend l'eau et noircit. C'est le signe que le mystérieux spectacle de l'Onega va bientôt commencer.

Son déroulement dépend de nombreux facteurs. Surtout du temps qu'il fait, et de la glace elle-même. Celle-ci fond

différemment au soleil et sous l'averse ; le vent l'entasse, le brouillard la gobe, la vague la grumelle. Parfois, pfuitt, elle disparaît en un clin d'œil, le temps de vous retourner ; une autre fois elle expire en plaques noires, monte en vapeur ou forme du frasil à la surface du lac ; d'autres fois encore, elle luit sur les rochers comme nappés de sucre glace, même si elle a disparu de la surface de l'eau... Tout cela s'accompagne de sons : un grondement, des éclats, divers crissements et bourdonnements, claquements, grincements et craquements. Et puis, tout se met à bouger ! Ce qui jusqu'à présent était solide, immobile et semblait mort s'anime soudain – par ici une fissure, là une crevasse s'ouvre, ailleurs encore ça se cabre, et là ça s'affaisse – comme si le paysage de l'autre côté de ma fenêtre avait pris un coup de pied. Et au-dessus de tout cela, les vanneaux font les fous en zigzaguant de joie.

Hier encore, je contemplais une nature morte dans le cadre de ma fenêtre ; pendant la nuit, les rafales du *sever*, le vent du nord, ont chassé les dernières banquises et cristaux de glace de la Grande Baie, et là, je tanguerai derrière ma table – sur laquelle j'écris – comme si je voguais sur l'eau. Et avec moi tanguent les murs, le poêle, la malle, l'armoire et les livres sur les étagères ; dans le lac, les méduses reflètent la lumière qui vient courir sur le plafond de ma chambre et, se mirant à la surface du thé vert, le soleil étincelle dans la tasse chinoise en argile gris-rose.

Dans l'encadrement de la porte de mon bureau, Martusza joue sur sa balançoire, gazouille à sa mère. Et nous nous balancerons ainsi l'un l'autre à chaque fois que tu liras ces mots.

11 mai

La période de la fonte des glaces sur l'Onega, c'est aussi la saison de l'eau de bouleau. C'est à ce moment-là que les arbres commencent à bourgeonner et que la sève monte, il suffit d'en blesser légèrement le tronc pour qu'il gicle d'un jus translucide. Nous le récoltons dans des pots attachés sur les troncs et nous le buvons, encore et encore, sans modération, nous gorgeant de l'énergie du soleil. L'eau de

bouleau, c'est-à-dire son jus, est connue depuis longtemps de la médecine populaire, elle purifie le sang, améliore le teint et le métabolisme, soulage les malades du foie et des reins – en un mot, c'est le meilleur médicament de printemps pour soigner le vague à l'âme et le manque d'énergie après l'hiver. On peut aussi la laisser fermenter pour en faire un *braga* : il suffit d'ajouter un peu de sucre et de levain naturel et, quelques jours plus tard, on peut se délecter d'une boisson légèrement pétillante à petite teneur en alcool... Je me rappelle comment en cette période de l'année aux îles Solovki, avec Stepan Dachkevitch, un garde forestier, nous allions tous les matins dans la forêt pour récolter le jus de bouleau, que nous déversions ensuite dans un grand bidon à lait où il fermentait dans la cave de Stepan ; ensuite nous le buvions au bord de la mer Blanche, frais et pétillant, comme un bon champagne.

À Konda, aucun bouleau n'a jamais donné autant de jus que le brigand qui a emporté notre toit. Ça nous a crevé le cœur de l'abattre, mais nous ne voulions pas prendre le risque qu'un nouvel orage fasse s'écrouler sur notre toit la branche que nous aurions laissée. De sa souche, du jus a suinté pendant six mois après qu'on l'a coupé. En prenant devant elle tous les matins la posture de l'arbre *Vriksasana*, je murmure :

– Bouleau, mon frère, pardonne-moi.

LEÇON SUR GOMBROWICZ (SUITE)

Merci aussi, Seigneur, pour le *Journal*.

WITOLD GOMBROWICZ

Le *Journal* avait donné de l'indépendance à Gombrowicz. Il pouvait s'y autocommenter à volonté, devenir son propre critique, glosateur, juge et metteur en scène. Il pouvait y mener une bataille contre le monde entier pour sa propre grandeur. En un mot, il pouvait jouer.

À propos, « Merci, Seigneur, pour le *Journal* » est aussi une sorte de facétie, car Gombrowicz traçait une ligne de partage entre les croyants – qu'ils croient en Dieu, au Communisme (j'ajouterais ici une poignée d'autres croyances, comme le Fric ou la Démocratie) – et les non-croyants, c'est-à-dire ceux qui ne croient même pas à leur propre absence de foi. Il considérait faire partie de ces derniers.

Le *Journal* lui a permis de jouir de la liberté d'aborder « divers sujets, comme s'il empruntait un sentier dans la forêt sans savoir où il mène, ni ce qui l'y attend », c'est-à-dire cette propriété de la littérature à laquelle Gombrowicz attachait le plus de prix. Aucun autre genre littéraire ne le permet à ce point. Le roman, la nouvelle ou la pièce de théâtre, car il pratiquait tous ces genres en plus du journal, imposent une